

950046 5392

ANNÉE. — No 1

15 centimes.

17 Avril 1875.

GUIGNOL

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Librairie Prunière

VIENNE

ILLUSTRÉ

JOURNAL HERDOMADAIRE

ABONNEMENTS & VENTE

1, rue Ponsard, 1

VIENNE

Les manuscrits non insérés sont brûlés.

Abonnements : 3 mois, 2 fr. 50

Les lettres non affranchies sont refusées

P. V. LES VRAIES MARIONNETTES



Là-bas à Lyon, c'est le monde qui me fesient toujours gigauder; maintenant que je me suis escanné par la barquette de Vienne, je m'en vas les faire danser à leur tour.

ALLELUIA !

Z'enfants me v'là ressuscité
Les galavards sont embêtés
Et les braves gens vont chanter

Alleluia !
Alleluia, Alleluia !
Alleluia !!

Ce remarquable événement
Va tout retourner attendant
Nom ! nom ! comm' ce s'ra canant !
Alleluia !

A Versailles les députés
Ont fini de se disputer
Comm' de frangins y vont s'aimer,
Alleluia !

Au lieu de ramier l'impôt
Les receveurs nous pay'ront pot
De bon vin et pas de coco ;
Alleluia !

'Ssassins, voleurs s'escanneront
Et les gendarmes, sur le pont,
Toute la journé' pêcheront ;
Alleluia !

Les pousseculs et les huissiers,
Les gapians et les regratiers
En Prusse seront gandayés ;
Alleluia !

Les draps de Vienne se vendront
Tant que le velours de Lyon ;
Tous de miche nous mangerons,
Alleluia !

En Dauphiné le paysan
Donnera son blé sans argent,
Tant y s'ra dev'nu bon enfant ;
Alleluia !

La vigne ne gèlera plus ;
Et quand le vin sera tout bu,
Y r'pouss'ra dès qu'y aura plu ;
Alleluia !

Tous les six mois, au lieu d' loyer,
Les propriétair's, sans s' faire prier,
Nous payeront un bon dîner ;
Alleluia !

A la guerre on s' f'ra plus de mal,
Tout sordat sera général
Et port'ra son sac à cheval ;
Alleluia !

De tous états les ouvriers
N' travailleront que d'un mêquier :
A rien faire... et seront renquiers ;
Alleluia !

Tout's les fill's trouv'ront des maris
Jeunes, riches et bien gentils,
Et qui leur f'ront tout plein d' mimis ;
Alleluia !

Pour qu'y ait pas de z'évolutions,
Nous aurons tous d' z'obligations
De ch'uns d' fer et de bonnes actions ;
Alleluia !

Nous boirons plein de z'aliqueurs ;
Nous aurons tous la croix d'honneur,
Et nous mourirons rien qu' d' bonheur ;
Alleluia !

Enfin d' partout y aura gras ;
Pis si c'est pas tout-à-fait ça,
Faudra tout d' mêm' dire gratias ,
Alleluia !

Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

GUIGNOL.

POSTE-ECRITON. — Z'enfants faut pas me blaguer, par à cause que je vous fais chanter *Alleluia* après *Quasimodo*. Y a mais d'un mois que je sis prêt à m'opier, mais voyez-vous j'ai si tant de guignon que je n'en ferais même couler un bateau plein de crucifix. Maginez-vous voir que là-bas à Vienne, y v'draient pas me donner mon port d'armes, censément pace qu'y n'osient pas coucher mon sarsifis sus mon sinalement. Y z'y connaissent pas ; non d'un rat n'ont y de besoin qu'on leur netoye les cinquets dans ce pauvre pays ; c'était ben temps que je m'amène : y tourneront ben tous en bourrique, les pauvres !

SENTENCES ET MAXIMES

Cissey tait à nous à donner des conseils aux Gouvernants, nous leur dirions que, pour atteindre un *Buffet* pour satisfaire tout le monde, il faut, en beaucoup *Décases* éviter de pousser les choses à l'extrême. parce que quand on a fini de *Montaignac* à descendre, et d'ailleurs qui va doucement *Wallon* temps. Enfin nous ajouterions que pour s'épargner beaucoup de *Meaux*, il faut se garder *Dufaure* formidable entraînement des discussions, car, sans tant parler *Léon Say* qu'elle finissent toujours de telle sorte qu'il ne reste que l'*éCaillaux* plaideurs.

SANCHO PANÇA.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Lyon, 7/4. 75.

Mon cher ami,

Je vous avais promis que la première lettre de mon voyage d'exploration en France serait datée de Lyon, je vous tiens parole et, pour commencer, j'ai à vous faire part d'une surprenante découverte géographique que j'ai faite en débarquant. Vous vous imaginez, et je le croyais aussi, que la ville de Lyon faisait partie de la France ; eh bien, nous nous trompions, c'est une erreur, et la géographie que l'on nous a enseignée dans la *K. K. Kadettenmilitärschule* est fausse : Lyon forme un Etat à part enclavé dans la France.

Voici comment je suis arrivé à découvrir cette curieuse particularité qui a échappé à tous les voyageurs.

Dès que, après avoir franchi le tunnel du Mont-Cenis et subi les formalités douanières, je me suis trouvé sur le territoire français, j'ai immédiatement commencé à m'enquérir et à faire emplette de tous

LA VILLE DE LYON

PREMIÈRE PARTIE

ANTIQUITÉ

CHAPITRE PREMIER

Les Ségusiaves

L'emplacement sur lequel la ville de Lyon a été bâtie dépendait du territoire d'une peuplade celtique appelée les Ségusiaves. L'étendue de ce territoire ne saurait être délimitée exactement, on sait seulement qu'il occupait, sinon en totalité, du moins en grande partie, le Lyonnais, le Forez, le Beaujolais et les Dombes, représentés aujourd'hui par les départements du Rhône, de la Loire et l'arrondissement de Trévoux, dans l'Ain. (Voir la carte à la fin du chapitre).

L'histoire de ce peuple, si ce n'est un demi-siècle avant l'ère chrétienne, est absolument perdue ; l'origine du nom qu'il porte, et que l'on ne connaît d'une manière exacte que depuis 28 ans (1) est même demeurée inexpiquée, car il ne faudrait pas admettre l'interprétation des étymologistes qui le

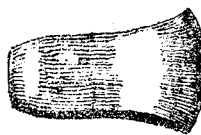
(1) Jusqu'en 1846, on appelait nos ancêtres Ségusiens. A cette époque, un de nos historiens locaux, Auguste Bernard, éclairé par la découverte d'inscriptions antiques, établit péremptoirement que leur vrai nom était Ségusiaves. Mais il ne faudrait pas, comme l'a fait l'historien officiel de Lyon, M. Noufalcon, appeler leur pays la Ségusiavie. De pareilles formes de nom étaient inconnues aux Celtes, chaque peuplade désignait son territoire du nom des habitants mis au pluriel, et non pas en l'altérant par une terminaison particulière qui crée une personnification du sol. Les indigènes, dans notre colonie d'Afrique, n'agissent pas autrement de nos jours que les Celtes d'autrefois, et, de même que les Romains disaient *in Ségusiavos*, nous disons, par exemple, chez les Beni-Snassen, et non pas la Beni-Snassénie, ce qui paraîtrait grotesque au premier zouave venu.

font venir du latin *Seges*, parce que le pays aurait été fertile en blé ; il est inadmissible de croire que les anciens Celtes parlassent latin, et, d'autre part, à l'exception de la partie moyenne du Forez et du plateau des Dombes, cette contrée est médiocrement fertile en céréales.

Tout est donc silence et obscurité dans les premiers âges de notre histoire locale. On a bien rencontré, çà et là, dans notre sol, de ces instruments de silex, de ces haches de pierre, témoins des premiers âges de l'humanité, mais aussi contemporains d'une civilisation avancée.



Couteau de silex.



Hache de pierre.



Couteau ou dard de flèche.

On a également noté un bon nombre de ces monuments, autrefois appelés druidiques, et que la critique moderne attribue exclusivement, sous le nom de monuments mégalithiques (à grandes pierres), aux époques préhistoriques, quoiqu'il soit certain que leur usage régulier s'était perpétué jusque vers les derniers temps de l'indépendance celtique. Si les traces de ces débris mystérieux sont rares dans le Lyonnais, cela tient à ce que l'activité du commerce

et de l'agriculture dans cette province en a hâté la destruction. Il y a une quarantaine d'années que l'on voyait cependant encore aux portes de Lyon, à Meyzieu en Dauphiné, un de ces obélisques primitifs auxquels on a donné le nom de menhirs, et que les habitants du lieu nommaient Pierrefitte, pour fiche ou fichée.



La Pierre fitte de Meyzieux (1).

Enfin, tout récemment un observateur érudit et intelligent (2), a découvert à Ronno, dans les montagnes de Tarare, les restes importants de cercles de pierre et d'avenues en partie détruits, mais qui permettent de rétablir la forme et les dimensions de deux vastes cromlechs. Près du même village de Ronno se trouve un lieu appelé Pierrefitte, et dont le nom constate l'existence d'un menhir à une époque peu éloignée. Le Forez, mieux partagé, a fourni la mention d'une centaine de monuments mégalithiques (3) desquels cependant il y aurait sans doute à déduire un certain nombre de blocs erratiques, transportés par l'action des glaciers aux époques géologiques. L'un des plus authentiques parmi ces restes était le dolmen de Balbigny détruit

(1) Le petit personnage qui sert d'échelle à cette figure, est supposé de la taille de 1 m. 75 c. Il est chaussé de braies et coiffé du bardocuculle, pèlerine à capuchon, qui était ainsi que les braies, un élément caractéristique du costume des Celtes. La ligne ponctuée marque ce qui était enfoui dans la terre.

(2) M. Melville-Glover, auteur de plusieurs études d'histoire et d'archéologie.

(3) Cette énumération a été publiée sous le titre de *Essai d'une classification des monuments préhistoriques du Forez*, Montbrison, 1872, par L. P. GRAS, jeune savant enlevé trop tôt à l'histoire de nos provinces.

en 1811, et qui, comme on sait, était, de même que les autres constructions de ce genre, un tombeau dégagé de la terre qui le recouvrait.



Dolmen de Balbigny (Loire)

Tous ces débris, tous ceux que l'on pourra découvrir encore, ne peuvent fournir aucun renseignement sur les annales, ni même sur les habitants primitifs de notre ancienne province. On ne peut que conjecturer, et ces conjectures n'ont quelque apparence de certitude que lorsqu'il s'agit du dernier peuple antique qui ait habité nos contrées.

Les Ségusiaves étaient Celtes, ils devaient donc, comme eux, être blonds et de haute taille, type que l'on rencontre assez fréquemment en Forez. Au moral, les Celtes étaient d'un courage impétueux, mais qui ne se soutenait pas et ne connaissait pas de milieu entre la victoire et une déroute complète. Le mépris absolu de la vie que leur avaient inculqué leurs doctrines religieuses, ne les mettaient pas à l'abri des plus folles terreurs ; fanfarons et bavards à l'excès, leur jactance se changeait facilement en une atonie inerte et morne ; beaux parleurs, amateurs passionnés de poésie et d'éloquence, ils étaient séduits bien plus par le bruit sonore des mots pompeux que par la portée des idées, et manquaient naturellement de sens musical ; curieux, doués d'une mémoire heureuse et d'un rare talent d'imitation, ils s'assimilaient facilement ce qui leur était enseigné, mais ils s'en tenaient à la surface, et copiaient sans savoir interpréter ni embellir ; légers et instables, ils étaient plus prompts à prendre une résolution que persistants à l'exécuter ; vains, ambitieux et dominateurs, ils se déchiraient entre eux et s'asservissaient mutuellement ; turbulents et insoumis, ils subissaient néanmoins avec docilité le joug de leurs tyrans domestiques, et, dans leurs soulèvements

contre la domination étrangère, ils furent inspirés bien plutôt par le caprice, l'esprit d'indiscipline que par un sentiment raisonné de liberté et de patriotisme.

Tel est le portrait exact et sincère des Celtes de la partie moyenne de la France, tels devaient être aussi par conséquent nos Ségusiaves, en ajoutant cependant un dernier trait emprunté à leurs voisins et maîtres les Eduens. Ceux-ci étaient plus avancés en civilisation ; ils avaient remplacé les usages grossiers de leurs pères par des habitudes plus raffinées, la férocité sauvage du barbare par la froide cruauté de l'homme du Midi ; ils avaient une organisation civile et politique plus parfaite ; ils connaissaient le luxe, et les idoles étrangères ne scandalisaient pas leur spiritualisme un peu équivoque ; en même temps aussi leur valeur guerrière s'était amollie, et ne leur permettait plus de se mesurer avec les autres tribus restées mieux attachées aux mœurs nationales.

Ces résultats avaient été produits par le contact de la civilisation de l'Orient et de l'Italie qui leur avait été communiquée par les Romains de la province et par les marchands grecs établis le long du Rhône. Les mêmes effets avaient donc dû se produire chez nos pères les Ségusiaves, et même d'une manière plus prompte, puisqu'ils étaient avec les étrangers en contact plus immédiat que les Eduens qui habitaient plus au Nord dans l'Autunnois et la Bourgogne.

C'est donc sous de telles couleurs que nous pouvons nous représenter les Ségusiaves au moment où ils apparaissent pour la première fois dans l'histoire, c'est-à-dire au début de la conquête, vers l'an 58 avant Jésus-Christ. Du reste, ils n'avaient qu'une situation secondaire et subalterne, et étaient réduits à être les clients (1), c'est-à-dire les vassaux de leurs compatriotes, les Eduens. Cela s'explique : formant une peuplade de

médiocre étendue, placés immédiatement sur les limites des possessions romaines, en contact direct avec les Allobroges, race ennemie, bataillarde et de peu de loyauté, ils ne pouvaient se défendre par eux-mêmes et avaient besoin d'être protégés. D'un autre côté, les tribus celtiques les plus puissantes ne se faisaient pas scrupule de s'assujétir les petites peuplades de leur voisinage, et c'est ainsi que, moitié par nécessité, moitié par force, nos ancêtres devinrent sujets des Eduens. On peut dire du moins, qu'ils en furent les vassaux les plus importants, et il est permis, par conséquent, de leur attribuer, sans trop donner à la fantaisie et aux hypothèses, un rôle capital dans toutes les actions de leurs suzerains, qu'ils aidèrent notamment dans la politique peu nationale et peu franche que ceux-ci adoptèrent pendant les guerres des Romains dans les Gaules.

Les Celtes, (2) entre autres défauts,

(2) On remarquera peut-être dans cet ouvrage une intention marquée de donner le nom de Celtes à des peuples que l'on appelle généralement Gaulois, même chez les érudits et les savants. C'est, en effet, une erreur qui subsiste encore parmi les historiens contemporains que nos pères s'appelaient Gaulois. Le témoignage explicite des auteurs anciens n'a pas suffi à éclairer à ce sujet la critique moderne qui a imaginé des systèmes et de nouvelles erreurs pour soutenir cette vieille fausseté. On s'y est attaché d'autant plus que, de nos jours, on a attribué aux Gaulois, sur notre esprit national et nos institutions, une influence tout à fait exagérée, on peut même dire imaginaire. Quoi qu'il en soit, il est certain que les habitants du centre de la France se nommaient eux-mêmes Celtes et non Gaulois. Parmi les preuves dont on a appuyé le système contraire, ce que l'on a dit du nom de la Galice est absolument faux, l'étymologie du nom de cette province espagnole n'a rien de commun avec le nom latin Gallia. Ce que l'on a imaginé récemment à propos du nom des Gaëls de l'Ecosse, où l'on a voulu voir la trace conservée du nom des Gaulois, n'est pas mieux justifié : les Celtes de la France n'ont jamais été des Gaëls. Et quand on va chercher le nom topique et primitif de tous ces peuples qui portent le nom de Walls ou Gaulois, on ne trouve rien qui s'en rapproche. Les Gallois de l'Angleterre sont des Cambres, les montagnards écossais, ces prétendus Gaëls, se nomment eux-mêmes Alpanachs, Albanais, fils d'Alp autrement d'Albion, nom qu'ils donnent à leur île nationale à l'extrémité de laquelle l'invasion étrangère les a refoulés ; ils ignorent complètement les Galls aussi bien que la Grande Bretagne. Sans multiplier davantage les exemples, il suffit d'expliquer que le mot de Wall était chez les peuples celtiques, un terme injurieux qui signifiait étranger et il paraît que, dans leurs fréquentes querelles, ils se traitaient volontiers les uns et les autres de Walls, absolument comme nous nous traitons aujourd'hui de Prussiens à propos de rien. Cette expression frappa les Romains, mais comme dans leur

(1) Le bon chanoine La Mure, qui poussait un peu trop loin pour un historien, l'amour-propre national, a transformé le mot de clients en celui de confédérés et d'alliés. Il n'y a pas d'erreur possible à cet égard : les grandes tribus celtiques avaient et des alliés et des clients ; les Ségusiaves sont expressément qualifiés clients et non alliés. Les éditeurs de l'*Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez* ont donc eu tort de ne pas rectifier cette assertion inexacte de l'annaliste forésien, et elle a été renouvelée par des historiens lyonnais.

avaient celui de ne pouvoir vivre en paix les uns avec les autres; enflés d'une vanité sans bornes, ils avaient la plus haute idée de leurs opinions personnelles et l'ambition, compagne inséparable de la vanité, les poussait à imposer leur domination, tendance dont la tradition ne s'est pas perdue dans la Gaule de nos jours. De cette manière chaque tribu était divisée en mille factions ennemies, et, en même temps, les peuplades prépondérantes guerroyaient entre elles, se disputaient la suprématie les armes à la main et, pour arriver à ce résultat, ne craignaient pas au besoin de rechercher des alliances au dehors et de solliciter l'intervention de l'étranger dans leurs querelles intérieures.

Les premiers entre tous qui inaugurèrent ces manœuvres antipatriotiques furent justement les Eduens; ils luttaient pour la suprématie avec les Arvernes unis aux Allobroges. Or, à ce moment les Romains, qui depuis une trentaine d'années avaient mis le pied dans la Gaule méridionale, étaient en guerre avec les adversaires des Eduens et ceux-ci à cette occasion n'eurent pas honte de solliciter l'alliance des envahisseurs qui la leur accordèrent avec empressement et échangèrent avec eux les titres de frères et d'amis. Cette amitié présida à la gigantesque défaite du roi

prononciation ils changeaient involontairement le W en G, ils dirent Gallus au lieu de Wall ce qui donnait lieu à un équivoque plaisant. Gallus, en effet, veut dire en latin un coq, et qu'on le remarque bien, non pas cet oiseau hardi et fanfaron qui régnait dans les basses-cours, c'était pour eux le *Gallus gallinaceus*, mais plus particulièrement le coq moins fier que l'on destine à être engraisé, si bien que lorsqu'un polisson romain appelait *Gallus* quelque gigantesque prisonnier Celte que courbait la honte des fers dont il était chargé, il obtenait toujours un succès d'hilarité générale, car depuis le patricien jusqu'au prolétaire, depuis la matrone jusqu'à la vestale, tout le monde avait compris qu'il traitait le vaincu de chapon. Voilà comment s'est créé le nom de Gaulois qui, né d'une erreur, s'est propagé à la faveur d'un grossier calembourg. Ce n'est qu'après la conquête que nos pères ont pu prendre officiellement le nom de Gallis ou Gaulois. Les Romains voulant effacer tout souvenir de ces races belliqueuses qui les avaient fait trembler et surtout ce nom terrible de Celtes, dénomination générique et primitive de la plupart des peuples de l'Europe septentrionale et occidentale, ils leur imposèrent à tous ce nom de *Gallus* tout latin, tout nouveau et sans aucun sens national. Et encore malgré cela, le nom de Walls, Gallis continua chez les peuples non asservis de signifier étranger pris en mauvaise part, et, au V^e siècle de notre ère, les Germains de l'autre côté du Rhin le donnaient avec colère aux Romains leurs ennemis.

Bituit et des confédérés Celtes, 121 ans avant Jésus-Christ. Les Romains se trouvèrent de ce coup, maîtres de toute la rive gauche du Rhône et les Eduens gagnèrent d'étendre leur domination jusque sur les Celtes du Berry. Leurs voisins les Séquanes, habitants de la Franche-Comté et dont ils n'étaient séparés que par la Saône, ne purent échapper à leurs vexations qu'en appelant à leur secours d'autres étrangers leurs voisins d'outre-Rhin, les Germains. Avec l'aide de 15,000 auxiliaires seulement de cette belliqueuse nation, ils parvinrent à battre, ou pour mieux dire, à écraser complètement les Eduens en deux rencontres, et à les asservir à leur tour, 62 ans avant Jésus-Christ. Nos ancêtres les Ségusiaves durent payer sans doute leur quote-part sanglante dans ces défaites, car il n'est pas douteux qu'ils ne fussent à ce moment et au moins depuis la défaite des Arvernes, les vassaux des Eduens.

Ainsi vaincus et asservis, les Eduens envoyèrent implorer le secours de leurs frères de Rome. Ce secours se fit attendre mais il vint enfin, c'est-à-dire que sous le manteau de l'alliance, l'épée de la conquête vint frapper au cœur la race celtique; ce fut le Celte des rives de la Saône qui ouvrit au Romain « son frère et son allié » l'accès du sol de la patrie et ce furent aussi d'autres Celtes qui fournirent le prétexte et nécessitèrent la prétendue protection de l'ennemi commun.

Les Gaulois de la Suisse, les Helvètes, se trouvant mal à l'aise dans leurs montagnes, avaient été pris d'une étrange fantaisie; ils affichèrent la prétention de quitter leur pays et d'aller s'établir dans les plaines fertiles de la Gaule occidentale. Sans plus de façons, ils se mirent en route. Après avoir vainement tenté de déboucher par Genève qui, dépendant des Allobroges, appartenait aux Romains, ils se décidèrent à pénétrer par les défilés du Jura sur le territoire des Séquanes, qui leur permirent le passage. De là, ils parvinrent chez les Eduens qui ne trouvèrent point d'autre expédient que d'appeler de nouveau les Romains à leur secours. Cette fois, leur appel fut entendu. César, car c'était lui qui commandait alors dans la Gaule romaine, César qui, avec une seule légion, avait déjà arrêté les Helvètes devant Genève, César n'avait pas attendu cet appel pour se pré-

les produits de consommation des pays que je traversais. C'est, à mon avis, le meilleur et le plus sûr moyen d'arriver à connaître les mœurs, le génie, les usages, le degré d'intelligence, la constitution physique des habitants d'une contrée. Au lieu de perdre un temps précieux à parcourir toute une province, à visiter des monuments muets et défigurés, à interroger les indigènes dont on ne comprend pas le jargon, à affronter le pédantisme et les hâbleries des savants du crû, entrez dans une auberge et faites-vous servir : en deux coups de fourchettes et trois coups de dents vous en savez plus qu'en dix ans d'études ; vous pouvez, nouveau Cuvier, à l'aide d'une cuisse de volaille, reconstituer l'histoire du pays, en deviner les arts, la littérature et le progrès social. Les peuples mangeurs de légumes ne pensent pas, ne construisent pas, ne se gouvernent pas comme les nations qui se nourrissent de viande. « Dis-moi ce que tu mange et » je te dirai qui tu es, » a dit un ancien. C'est un axiôme malheureusement méconnu ; on oublie trop, par exemple, que c'est le lait de la nourrice qui fait le caractère de l'homme bien plus que le sang de ses père et mère. Il y a là le sujet d'une étude que je prépare et qui est appelée à révolutionner le vieux monde et à résoudre le terrible problème social.

Bref, j'achetai donc, dans l'intérêt de mes recherches, d'abord une savoureuse liqueur appelée Ratafia de Grenoble ; puis, dans une petite ville, une sorte de brioche connue sous le nom de gâteau de Labully ; ailleurs, un saucisson, dit de campagne, *landfleisch-wurst* ; dans d'autres localités, différentes sortes de fromages, parmi lesquels, une espèce particulière nommée fromage blanc ; enfin cinq échantillons différents de liqueurs ou élixirs de la Grande-Chartreuse, et plusieurs autres comestibles qu'il est inutile de vous énumérer.

Ainsi muni de mes échantillons, j'arrivai à la gare de Perrache à Lyon, et je croyais pouvoir pénétrer immédiatement dans la ville, lorsque je fus arrêté, ainsi que tous mes compagnons de voyage, par un fonctionnaire de l'Etat qui exigea le droit d'inspecter mes bagages. J'eus beau lui objecter que j'avais déjà subi une première inspection à la frontière française, il me fit entendre que j'avais à payer de nouveau et je compris dès lors que je me trouvais sur une nouvelle limite douanière et par conséquent dans un nouvel Etat. En effet l'employé, ayant découvert dans mon sac de voyage, tous les comestibles que j'avais achetés, me fit payer une taxe qui égala presque le prix des objets eux-mêmes ; l'impôt sur le fromage blanc me parut surtout exorbitant, mais j'ai eu depuis l'explication de ce fait, en constatant que les Lyonnais fabriquent eux-mêmes des fromages semblables qu'ils nomment, dans leur langue, *claque-rels* et qu'ils vendent beaucoup plus cher que ceux que j'avais achetés au dehors. Il est bien évident que c'est pour lutter contre la concurrence qu'ils frappent, de droits aussi élevés, les produits équivalents que l'industrie étrangère fabrique à leurs portes.

C'est ainsi que je me rendis compte immédiatement de la situation indépendante de la ville de Lyon qui est au centre de la France, comme la république de St-Marin était au milieu de l'Italie. Mais j'ai recueilli depuis de nouvelles données plus précises, particulièrement sur la forme de son gouvernement qui est fort curieux et dont je vous parlerai dans ma prochaine lettre.

Lebewohl

FRANZ W.

C'est par suite d'une erreur que la lettre précédente nous est parvenue ; elle portait sur l'adresse le nom de Vienne, c'était évidemment Vienne en Autriche, mais faute d'indication suffisante, la poste de Lyon l'a expédiée à Vienne en Dauphiné, d'où elle a échoué dans nos bureaux. Nous n'avons pas trouvé de meilleur moyen de réparer l'erreur que de publier la missive :

L'immense publicité du *Guignol Illustré* la fera parvenir à son destinataire bien plus sûrement que la voie postale, et nos lecteurs y gagneront un exemple fort réjouissant de ces méprises si fréquentes chez les touristes.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

LE Puits-PELU

Le gouvernement vient d'ordonner le curage du Puits-Pelu. Cette opération pratiquée avec la plus grande activité, a amené une découverte importante : les puisatiers, arrivés à une profondeur de 29,99, ont mis au jour la Vérité. Cette respectable personne, qui a avoué à ses libérateurs qu'elle était là enfouie depuis dix-huit siècles, se trouvait dans un piteux état et dans une tenue par trop primitive. Aussi à sa sortie, a-t-elle été immédiatement mise en état d'arrestation et conduite au dépôt d'où on espère bien qu'elle ne sortira pas de sitôt.

ROYAUME HELLÉNIQUE

On signale à Athènes une crise gouvernementale ; cette agitation qui menace de compromettre la paix européenne, a pour motif que les ministres et autres fonctionnaires de Grèce se plaignent de leurs trop maigres appointements, et voudraient que le roi mette un peu plus de beurre dans leur soupe.

AMPUIS

Aucun assassinat de signalé ce mois-ci. La santé de Montant est dans un état satisfaisant ; on espère qu'il supportera la traversée sans trop de fatigue et débarquera en bon état à la Nouvelle-Calédonie.

EMPIRE DU MILIEU

Des avis de Pékin annoncent que de nombreux prétendants briguent la main de la veuve de l'empereur défunt. Parmi les prétendants on signale 3 empereurs, 6 rois, 30 ducs, 16 marquis, 4 agents de change, 313 photographes, 2 ambassadeurs, 11 députés, 1 rempailleur de chaises, 3 capitaines de l'armée territoriale et 23 avocats. Cet empressement n'a rien d'étonnant car on suppose que la jeune souveraine a conservé le magot.

DAUPHINÉ

Une grève importante vient de jeter le trouble dans le monde des affaires litigieuses. Les faux-témoins réclament une augmentation, et ne veulent pas déposer à moins de 2 fr. 25 c. au lieu de 2 fr., ancien tarif. On signale en raison de ce fait un grand nombre de renvois à quinzaine.

GOURGUILLON

Une grave difficulté a surgi au Conseil d'Etat dans la vérification du budget de la ville de Lyon. L'ancienne municipalité avait alloué une somme de 1 fr. 15 c. pour réparations à la fontaine des Trois-Cornets. Or, le Conseil d'Etat a été informé qu'il n'y avait qu'un seul cornet à la susdite fontaine, et il prétend réduire la

somme des deux tiers, soit à 38 c. 333333...
Une enquête est ordonnée.

Pour la Chronique,

BUGNAZET.

THÉÂTRES

Nous en demandons bien pardon à la patrie de Ponsard, mais la critique théâtrale dans notre région ne peut guère s'appliquer qu'à la scène lyonnaise. Le théâtre de Vienne, quand il jouera, prendra donc place dans nos comptes rendus après ceux de Lyon.

Outre l'importance de ses troupes, Lyon a le mérite d'être de toutes les villes de France, après Paris, celle où les théâtres sont les plus nombreux et où les pièces sont le plus habilement interprétées. Le goût des Lyonnais pour les représentations théâtrales n'est pas chose nouvelle, il y a plus de quatre cents ans que l'on y jouait, en pleines places publiques, des drames qui duraient quatre jours et où la population se portait avec tant de plaisir que les rues et les maisons étaient littéralement désertes pendant ces représentations.

Aujourd'hui il n'est plus possible de jouer des farces sur la place des Jacobins comme en 1435, mais les amateurs ne se privent pas pour cela du plaisir de s'improviser acteurs et il y a à Lyon à peu près autant de scènes de société que de théâtres publics. Une preuve du goût local se constate par le fait que les troupes qui n'étaient qu'au nombre de deux se sont élevées à sept depuis la liberté des théâtres.

Les deux anciennes scènes sont : le Grand-Théâtre, lyrique et dramatique ; les Célestins, en reconstruction, où se jouaient le drame, la comédie, le vaudeville, l'opérette. Les théâtres nouveaux sont : dans l'intérieur de la ville, le Gymnase, quai St-Antoine ; aux Brotteaux, les Variétés, cours Morand ; à la Guillotière, les Folies-Lyonnaises, rue Basse-du-port-au-Bois ; à Vaise, le théâtre Noël et à la Croix-Rousse celui qui porte ce nom. Ainsi chaque quartier est doté d'une scène. Mais il ne suffit pas aux Lyonnais d'aller pour leur argent assister à une représentation, ils veulent pouvoir se donner le plaisir, plus vif encore, d'être eux-mêmes acteurs et de jouer pour leur satisfaction et celle de leurs amis et connaissances. De là un grand nombre de théâtres de société, dont nous ne prétendons pas donner la liste complète d'autant plus difficile à établir que ces réunions artistiques changent souvent d'emplacement et sont exposées à disparaître ou à se transformer à chaque instant.

Nous pouvons mentionner cependant les théâtres de la montée Rey, de la rue Grognard, du quai St-Vincent, du quai de Pierre-Scize, de la rue Grolée, de la grande rue de la Guillotière, des Quatre-Colonnes à St-Irénée. Nous en oublions et des meilleurs, mais c'est assez pour justifier ce que nous avons dit.

On y joue plus particulièrement les drames et, d'ordinaire, un vaudeville, destiné à faire disparaître l'impression trop sombre inspirée par les scènes émouvantes du drame. Quelque futur ténor, généralement très-léger, remplit les intermèdes et vient chanter une romance dramatique ou une mélodie sentimentale.

Au surplus, il n'en faut pas trop rire, si d'une part la ville de Lyon a eu pendant dix ans aux Célestins la meilleure troupe dramatique et comique de province et si le Grand-Théâtre a fourni à l'Opéra de Paris l'un de ses meilleurs chefs d'orchestre, si la scène de la capitale de la Belgique a dû à Lyon Chaunier, l'un de ses premiers ténors, et Paris, Ponsard, le créateur du rôle de Georges Brown dans la

Dame Blanche, qui était simple 2^e violon à l'orchestre des Célestins, les théâtres de société ont formé des talents hors ligne : Achard le père avait débuté il y a quelques cinquante ans au théâtre de la rue Juiverie et plus récemment Gueynard avait commencé par chanter à la montée Rey.

Lyon est une scène favorable pour le talent naissant. Nous ne rappellerons pas à ce propos que Rachel, enfant, jouait de la guitare dans les cafés et que Thérèse, avant de créer à Paris le genre qui l'a rendue célèbre, avait chanté à la Brasserie des Chemins de fer, à Perrache, mais nous dirons qu'au XVII^e siècle, Molière y a joué sa première comédie de caractère *l'Etourdi* et qu'il a été retenu plusieurs années dans cette ville et y a été ramené souvent par les succès soutenus qu'il y obtenait.

Lyon peut donc sans exagération, s'attribuer le titre de seconde capitale intellectuelle de la France comme elle en est la capitale matérielle et Guignol, quoique exilé, ne peut méconnaître la prééminence de sa patrie.

ARISTOPHANE

ENIGMES-GUIGNOL

Recevra-t-on des femmes à l'hôpital *homœopathique* qui se construit à Lyon ?

LE DOCTEUR DIAFORIS.

Les deux premiers acheteurs du *Guignol illustré* qui nous donneront une solution satisfaisante de ce difficile problème, auront droit à un fauteuil d'orchestre au théâtre Guignol.

AVIS

Les deux feuillets intérieurs du journal doivent être détachés ; ils constituent une publication à part devant former par la suite un volume qui pourra être conservé.

C'est une tentative hardie que d'insérer dans un petit journal satirique un livre aussi sérieux. Cependant il n'est pas sans un certain intérêt d'actualité ; aujourd'hui où par une tendance bien accentuée la vie municipale cherche à se reconstituer par les mêmes mains qui l'avaient brisée, l'histoire d'une de nos plus importantes cités de France ne doit pas paraître indifférente ; elle devient même indispensable car il est essentiellement anormal que l'on prétende rétablir un ordre de choses que l'on ignore. Or l'organisation et la vie des cités est absolument ignorée aujourd'hui et c'est l'histoire seule qui peut la faire connaître.

L'ouvrage dont nous entreprenons la publication est donc tout pratique, et n'a aucune prétention à l'érudition : tout ce qui sent un peu trop la science, la dissertation a été rejeté dans des notes que le lecteur pourra consulter ou négliger sans que la clarté du récit en souffre ; mais il nous sera permis de dire aussi que ce travail n'est pas une compilation, c'est une œuvre entièrement personnelle faite, non de seconde main, mais d'après les sources originales. Il en est de même des gravures qui ne seront pas des images de fantaisie mais la reproduction fidèle des monuments originaux.

En résumé notre but a été de raconter l'histoire de la grande cité lyonnaise, clairement, brièvement, rapidement, de manière à rendre intéressante cette grave et sévère narration. Nous ne savons si nous réussirons dans cette entreprise, mais à coup sûr nous pourrions nous rendre ce témoignage d'avoir donné à nos concitoyens une histoire de Lyon plus exacte, plus vraie, plus sincère qu'aucune de celles qui l'ont précédée.

Le propriétaire-gérant, J. P. DREVET.

ROANNE, IMPRIMERIE ROANNAISE,
Martonne, place de l'Hôtel-de-Ville.